

Sir Thomas No More et Michel Lemieux

Les rêves de Cthulhu

Volume 1

AILLEURS ET AU-DELÀ



chrysalide



Volume 1

Ailleurs et au-delà

Michel Lemieux et Sir Thomas No More

Octobre 2024.

Première édition, avril 2021.



Copyright © 2024, Chrysalide – Collection [*Tenebris Rubrum*]

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-95299-21-9

Remerciements :

Merci de tout cœur à Marjorie Besson, Sébastien Gagnon, Julien Gravelle, Caroline Lemieux, Gilberte Prévost, Nord d'écrivain et Chrysalide.

Michel Lemieux

À mon père, pour tous les univers – fussent-ils oniriques ou cauchemardesques – qu'il m'a permis de découvrir.

Sir Thomas No More

Les rêves de Cthulhu

La collection « Les rêves de Cthulhu » se compose actuellement de 3 titres, disponibles en livre broché ou en ebook :



Les rêves de Cthulhu – Volume 1 : Ailleurs et au-delà

Michel Lemieux et Sir Thomas No More

Disponible en livre broché en ebook aux formats Kindle, ePub et PDF.

Les rêves de Cthulhu – Volume 2 : Le panthéon noir

Michel Lemieux

Disponible en livre broché en ebook aux formats Kindle, ePub et PDF.

Les rêves de Cthulhu – Volume 3 : Nakna Uhukshub

Steve S.

Disponible en livre broché en ebook aux formats Kindle, ePub et PDF.

Vous voulez participer à enrichir cette collection ?

Envoyez-nous votre texte à :

editionschrysalidefrance@gmail.com

AVANT-PROPOS

Le mythe de Cthulhu ou, pour être plus précis, *Les* mythes de Cthulhu forment un ensemble de textes hétéroclites plongeant leurs racines dans l'œuvre d'Howard Phillips Lovecraft (HPL, pour ses fans).

Un auteur dont les écrits peuvent, aujourd'hui, sembler désuets, vieillots, voire même peu originaux. Et c'est vrai que durant les plus de 80 ans (83, pour être précis, au moment où j'écris ces lignes) qui se sont écoulés depuis sa mort, la manière de raconter des histoires, tout comme le monde, a énormément changé : les récits d'aujourd'hui sont plus rapides, sautent les postulats qu'il fallait affirmer au début du XXe siècle et qui ont été tellement repris depuis qu'il en est devenu inutile, voire lourd, de les répéter encore et encore.

Quant aux récits en forme de témoignages (si chers à Lovecraft), ils ont laissé la place à des films de *found footage*.

Tout cela a contribué à rendre l'œuvre initiale désuète dans sa forme, mais nullement dans son fond : les mythologies et créatures inventées ont inspiré des générations d'auteurs (romanciers, cinéastes, musiciens, créateurs de jeux et illustrateurs) qui, durant toutes ces décennies, ont enrichi, réinventé, réinterprété, revisité, dessiné tout ce qui compose cet univers que l'on nomme donc communément Le mythe de Cthulhu.

Ce phénomène est apparu du vivant de Lovecraft. Casanier, celui-ci correspondait énormément avec d'autres auteurs de son temps et certains de ceux-ci ont même intégré des inventions de la mythologie lovecraftienne dans leurs récits, tandis que d'autres l'ont enrichi de leurs propres créations.

Cette fascination des auteurs de toutes époques pour le travail de Lovecraft suffit à elle seule à rappeler pourquoi il est considéré, par beaucoup, comme le père du Fantastique. Oui, le génie imaginaire d'HPL est incontestable, même si on peut avoir du mal avec la manière dont il l'a retranscrit dans les œuvres (en cela, Lovecraft / George Lucas, même combat !). Mais la survivance du Mythe aux affres du temps et des modes, son enracinement profond dans la culture mondiale témoignent de sa force, de sa vivacité et de son originalité.

C'est donc au croisement de cette double tradition que s'inscrit le présent livre, celui que vous tenez entre vos mains ou lisez sur votre tablette : renouveler et enrichir le Mythe, le moderniser mais sans le trahir. Il est très vite apparu qu'un simple ouvrage n'y suffirait pas. Il fallait voir plus grand, à l'image de cette mythologie cosmique. Ce livre est donc le premier d'une collection : Les rêves de Cthulhu.

Vous y trouverez, au fil des tomes, tantôt des nouvelles tantôt des romans complets. Ce premier volume, *Ailleurs et au-delà*, regroupe 4 rêves de 2 auteurs : « Le chirurgien » et « Au

fin fond des contrées du rêve », tous les 2 de Sir Thomas No More ; et « Le plateau de glace » et « Le secret des Mc Callan » de Michel Lemieux.

Quatre récits donc, que nous avons choisi de publier dans leur ordre d'arrivée, tellement la progression narrative que proposait celui-ci était parfait (il n'y a plus de place au hasard, lorsque les astres sont favorables !). Ils vous embarqueront vers de nouveaux rivages où continuent de s'étirer des ombres tentaculaires à la faveur d'une lumière crépusculaire décroissante. Les amateurs du Mythe savoureront les références subtiles aux œuvres de Lovecraft, là où ceux qui ne les possèdent pas ne seront nullement perturbés par ces manques, chaque histoire se suffisant à elle-même.

Alors, assez parlé.

Installez-vous confortablement et commencez votre lecture, mais faites attention de ne pas vous assoupir : qui pourra dire de quelles horreurs seront alors emplis vos « rêves » ?

Philippe Daniel Coll,
Avril 2021.

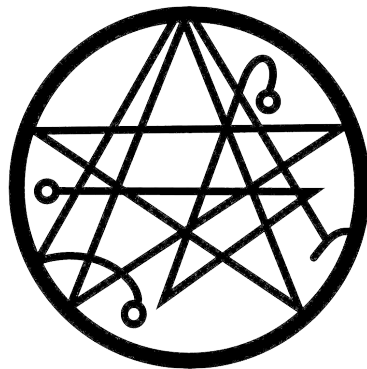
Quand Cthulhu rêve,
l'Humanité cauchemarde.



≈ Premier rêve ≈

Le chirurgien

Sir Thomas Mo More



≈ Le chirurgien ≈

Bien évidemment je m'attends à être jugé de votre part. C'est bien ce que l'on m'a promis : que partout où j'irai, je ne rencontrerai que honte et dédain, que mon nom serait traîné plus bas que terre pour des générations encore. Mais je ne peux me taire plus longtemps, je crains qu'il n'en aille de la stabilité de ce monde – ou bien de cette illusion de stabilité qui nous permet de détourner le regard devant les preuves accablantes de notre déclin futur.

Il n'y a pas si longtemps, notre nom dénotait d'un certain prestige. On pourrait croire que la serrurerie moderne apporterait la faillite aux artisans de notre trempe, mais notre savoir-faire a toujours rencontré le succès qui lui était dû jusqu'aux événements dont il est question. Mon digne père, Oscar W. Lockhart, avait toujours dirigé l'entreprise avec sagesse et discernement, par son esprit ingénieux et un opportunisme qui l'amena loin. Ainsi, nous vivions de façon tout à fait confortable des fruits de l'entreprise familiale. Tous disaient de moi que j'étais l'héritier tout indiqué pour mon père, car j'avais su me montrer diligent dans mon apprentissage et tout aussi astucieux.

Je ne fus même pas présent lors de l'effondrement de notre famille. Je n'ai pu reconstituer les faits que des semaines après sa disparition. Ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'il s'est effondré, en pleine réunion, au beau milieu d'une phrase. Ses collaborateurs parvinrent à lui faire reprendre conscience... mais il n'était pas revenu à lui. Sans la moindre explication, il est sorti de la salle. Il ne rentra pas au foyer, ce qui inquiéta ma mère au point de me faire revenir de Boston. À force de recherches, je découvris qu'il s'entourait perpétuellement d'étudiants de l'Université Miskatonic, et les rejoignait dans des soirées auxquelles je n'avais pas accès. Cette information échappa à mon contrôle, et bientôt, mon père fut connu comme un irresponsable qui abandonnait carrière et famille pour poursuivre de jeunes hommes.

Garder l'entreprise familiale florissante semblait peine perdue. Je ne pus cacher bien longtemps les dépenses astronomiques de mon père au profit de ses nouveaux amis. Je parvins une fois à le traîner au logis pour qu'il s'explique devant sa femme, ma mère. Il ne semblait pas nous reconnaître, ni comprendre pourquoi nous ne le laissions sortir. Ma mère enrageait de ne réussir à l'atteindre. Elle lui demanda d'avouer sa préférence pour les garçons de l'Université une bonne fois pour toutes... et il le fit, sans l'ombre d'un regret, sans égard

aucun pour l'honneur de cette digne femme. Elle ne voulut plus le voir : je le laissais partir, et il dilapida plus encore de l'argent familial pour partir dans d'absurdes voyages autour du monde dans lesquels je ne crus pas bon de le suivre.

J'essayai de comprendre, auprès des personnels de l'Université, auprès de ses anciens collaborateurs, quiconque pouvant m'expliquer un tel changement dans sa personnalité. Rien n'y fit. Les plus proches amis de notre famille se contentèrent de me mettre en garde, que si mon père n'était pas là pour assumer les conséquences de ses actes, alors ses ennemis jetteraient leur dévolu sur moi. Je ne me départais donc plus d'une arme à feu, que j'utilisais à bien trop de reprises pour l'ère civilisée dans laquelle je pensais vivre jusqu'alors.

La ruine fit son chemin, malgré les futilités que je lui opposais. Je redoublais d'ardeur, multipliais les heures de travail, pour mon bien mais aussi celui de notre main-d'œuvre. Ce fut épuisant, tant physiquement que mentalement, d'autant plus vu le peu de soutien que nous recevions désormais. Nos amis s'en étaient allés se lier avec d'autres plus profitables, et les moins scrupuleux d'entre eux envoyèrent leurs hommes de main quérir leur dû, non sans essayer mon feu vengeur.

Il fallut deux ans pour que mon père s'en retourne à Arkham. Quand la nouvelle de son retour me parvint, je décidais de le suivre. De toute évidence, il devait lui rester quelque méfait à accomplir pour assurer que jamais nous ne puissions nous redresser de son infamie. Je devais à tout prix l'en empêcher. Cette fois, il s'attaqua à la bibliothèque universitaire, cherchant à dérober quelque ouvrage à accès restreint. Une fois assuré que sa présence ne pouvait être licite, j'essayais de le maîtriser. Il se débattit, tenta de me frapper comme un malpropre... mais j'avais fini par m'attendre à tout cela. Ce qui me prit au dépourvu, en revanche, ce furent les mots qu'il me lança. Ce n'était qu'une espèce de charabia innommable, pourtant il me remplissait d'un effroi indicible. Ces sons que mon « père » produisait ne pouvaient être produits par une bouche humaine, j'en avais la certitude. Et pourtant, le voilà en train de déclamer quelque insulte incompréhensible, qui se vit abruptement supplantée par de l'anglais commercial.

J'ai cru avoir succombé à la folie. Comment cet étranger pédéraste qui avait ruiné ma vie avait-il pu redevenir en un clin d'œil l'homme que j'avais toujours admiré ? S'il ne s'était pas mis lui-même à s'interroger sur sa présence en ce lieu, sur la réunion à laquelle il était sensé assister, j'aurais tout simplement pu délirer des retrouvailles impossibles... et pourtant.

Maintenant revenu à lui, il me fallait le confronter à ses actes. Il était trop tôt pour infliger sa présence à ma mère, il me fallait d'abord comprendre ses exactions. Je l'emmenais au siège de notre entreprise, dont les locaux autrefois fourmillants d'activités étaient désormais sous-loués. Cette vision lui était insupportable, et cela ne devait s'arrêter là. Je lui indiquais les relevés bancaires, les factures retraçant ses folies, ses dons inexpliqués à ses malfaiteurs, ses périples irresponsables. Nous retrouvions sur lui tickets et billets de partout

autour du globe, des missives écrites dans des langues inconnues de nous deux. Rien de tout cela ne m'éclairait, quand tout le plongeait dans l'appréhension.

« Je suis désolé, fils, m'a-t-il dit à de nombreuses reprises, Je ne comprends rien de plus que toi. Tout ce que tu me racontes n'est pas logique, cela ne me ressemble en rien. C'est comme s'il y avait eu un autre homme en moi. »

Il semblait ne pas comprendre pourquoi cette expression me remplissait de haine et de dégoût. Quand je lui expliquais la raison du départ de ma mère son épouse, il nia tout en bloc, tout intérêt pour les hommes de l'Université, que ce soit leur esprit ou leur corps. Je savais qu'un tel comportement ne saurait satisfaire l'honneur bafoué de ma mère – moi-même, je n'étais que bien peu contenté par son attitude évasive – et ne la contactais pas encore. Je voulais présenter à ma mère l'homme de sa vie. Hélas ! lui-même le cherchait encore.

Il ne fallut pas plus d'une semaine avant que les lettres ne commencent à arriver. Il semblerait que le retour de mon père à Arkham ne soit pas passé inaperçu, et que beaucoup de courrier avait attendu son retour avec impatience. De ces lettres il n'en ouvrit qu'une poignée. Il ne comprenait rien de tout ce que l'on pouvait lui dire, et connaissait encore moins leurs expéditeurs. Les lettres provenaient de Norvège, d'Angleterre, de Mongolie, d'Egypte... J'enrageais à l'idée que l'entreprise d'une vie ait été dilapidée dans ces voyages absurdes aux quatre coins du monde. Je le confrontais et passais ma colère sur lui, mais à quoi bon ? Si j'avais retrouvé mon père, je n'avais pas retrouvé celui qui avait détruit notre famille, bien que je ne pus me l'expliquer. Tout le jour, il ressassait tous ses souvenirs et tout document à sa portée qui lui permettrait d'éclaircir le mystère de ces deux années passées.

Les semaines passèrent sans que rien n'évoluât... Jusqu'à ce que je reçoive cette fameuse lettre. J'avais perdu l'habitude d'attendre du courrier m'étant destiné, et avait pour habitude de le transmettre directement à mon père qui, lui-même, avait pris l'habitude de brûler toute correspondance passée. Je fus donc grandement surpris quand il me la rendit. C'était une lettre de la part d'un certain Docteur Noyes, psychiatre, à laquelle était jointe une brochure pour son établissement clinique. La lettre elle-même était impeccablement tapée à la machine, y compris la signature ce qui n'est pas l'usage.

Cher Monsieur Lockhart,

Nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais sachez que l'on m'a informé de la tragédie qu'a vécue votre famille. Peut-être n'avez-vous pas entendu parler de nous, et c'est sans doute une bonne chose, car le trouble contre lequel nous luttons devrait lui aussi se faire de plus en plus silencieux jusqu'à enfin disparaître – en tout cas sont-ce là nos desseins. Nous avons entendu parler des attirances contre-natures nées chez votre père et pensons qu'y résident les fondements de son affliction. N'ayez crainte : après quelques semaines dans notre clinique de

reconversion dans les collines du Vermont, loin des vices de la vie citadine, votre père redeviendra un homme, un vrai, qui cessera d'importuner tout un chacun avec ses élucubrations.

Nous vous laissons faire votre choix, mais vous et moi savons ce dont a besoin cette société, et ce n'est sûrement pas de laisser de pauvres hères tels que votre père vagabonder sans un traitement adéquat.

*En attente de votre contact,
Dr. Noyes*

En effet, ce nom et ce type de pratiques ne me disaient rien, toutefois leur apparition me paraissait tout à fait logique et ne m'a pas surpris outre mesure. Avec le recul, aurais-je dû me méfier davantage ? Tout ce qui m'importait alors était de retrouver la stabilité et la prospérité que son changement avait balayées. Que son homophilie en soit la cause ou l'un des symptômes ne changeait rien pour moi. Si quelqu'un pouvait le soigner alors je ne pouvais que faire le nécessaire.

Dans le courant de la semaine, le docteur vint nous récupérer dans une voiture aussi élégante qu'il était ordinaire. En toute amitié, le docteur me parla sur la route des taux de réussite de ses opérations, ou plutôt de celles du chirurgien qui prenait le relais en cas de résistance psychologique. Il m'ennuya ensuite avec ses théories sur le potentiel insoupçonné de l'esprit qu'il comptait bien rendre accessible, auxquelles je feignis de prêter attention.

Bien vite nous perdîmes de vue la majeure partie des habitations. Seules quelques cabanes, une ferme ou deux entrèrent occasionnellement dans notre champ de vision alors que nous longions la Winooski jusqu'au site de la clinique. Je m'étonnais du peu de population dans les environs, mais Noyes me confirma que c'était précisément ce qu'ils avaient recherché à leur implantation : un lieu où un homme pourrait retrouver ses valeurs naturelles, traditionnelles, indiscutables.

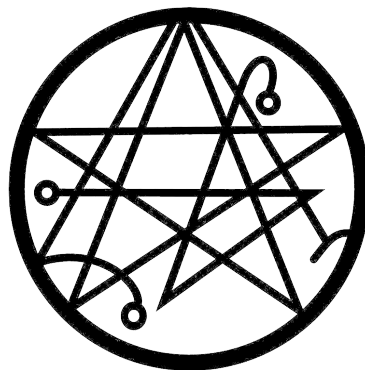
À suivre...

Nous vous invitons maintenant à découvrir un extrait de deuxième rêve : *Au fin fond des contrées du rêve*, dans les pages qui suivent.

≈ Deuxième rêve ≈

Au fin fond des contrées du rêve

Sir Thomas No More



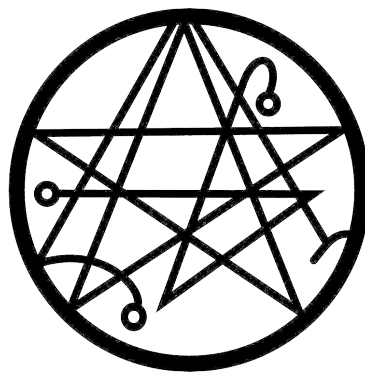
À suivre...

Nous vous invitons maintenant à découvrir un extrait de troisième rêve : *Le plateau de glace*, dans les pages qui suivent.

≈ Troisième rêve ≈

Le plateau de glace

Michel Lemieux



≈ Prologue : La mise en garde ≈

La colline du Parlement prenait des allures contradictoires de fête de fraternité collégiale et de columbarium. Certains élus entraient avec un enthousiasme juvénile tandis que d'autres s'accrochaient à leur bureau. On en était là. La fin d'une époque. Les ministres sortants pliaient bagage afin de céder la place au nouveau parti élu. Malgré la fin de septembre et qu'en théorie l'été achevait, le soleil frappait fort et la climatisation devait encore rouler à fond de train. Les politiciens transpiraient malgré l'air conditionné, subissant les affres du processus démocratique et de l'inévitable usure du pouvoir. Après huit années de chefferie sans interruption, un parti se retrouvait généralement écorché par quelques scandales, et le ministère de la Nature et de la Faune ne faisait pas exception. Son ministre, un éminent géologue, avait affronté au cours des années son lot de protestations face à des choix controversés, voire radicaux, en matière d'exploration et d'exploitation du Grand Nord. Il brandissait continuellement l'épouvantail des conséquences des changements climatiques. Justement, la climatisation venait de lâcher !

Derrière son grand bureau de merisier, le ministre sortant se recueillait devant une page blanche. Comme un président américain, il désirait laisser à son successeur une lettre de transition et, dans ce cas précis, de mise en garde. Ses sombres pensées le renvoyaient dans un passé tout aussi obscur. Il soufflerait bientôt ses 70 bougies et le devant de la scène ne lui appartenait plus. Les lèvres mordues au sang, il avait recommencé maintes et maintes fois. *Seule la vérité compte*, se disait-il à haute voix. Il devait trouver le courage malgré l'abîme grandissant de ses souvenirs mortifères, qui ravivaient de vieilles blessures. Des meurtrissures qui le faisaient encore à ce jour frémir. On cognait à la porte, un adjoint parlementaire, Sébastien Gravel.

— On vous attend pour une réunion spéciale dans une heure monsieur le ministre.

— Je ne suis plus ministre. Tu peux m'appeler par mon nom.

Le ministre n'avait jamais été un adepte des grandes formalités, et ce depuis sa première élection. L'adjoint reprit.

— Ils vont être furieux.

— Leur problème, pas le mien. Je vais même arriver en retard, ça me fera du bien.

L'ex-ministre chassait son adjoint d'une main. Sa tête bouillonnait d'idées qui s'entrechoquaient. Comment expliquer ce qui s'était passé alors sans déclencher hilarité et

incrédulité ? Comment démontrer de façon crédible le lien entre ses propres expériences par-delà le 58e parallèle, les trucages de photos satellites, la surveillance secrète de l'Antarctique, l'incendie de l'université Miskatonic en 61 et l'inconcevable réalité du plateau de glace ? Après un dernier soupir et une ultime gorgée de Glenfiddich 14 ans d'âge Rich Oak, le pauvre ministre se lançait dans le récit de l'aventure qui changea radicalement sa vie.



≈ Chapitre 1 : Plan Nord ≈

Le 58e parallèle nord agissait selon ses propres règles. Déjà en cette fin de septembre la température tombait sous zéro et un fort vent balayait hargneusement la toundra, qui résistait difficilement. Le camp se levait à l'aurore afin de profiter des courtes journées. Après 27 jours de prospection pour le compte de la compagnie Gold-Go, les chercheurs prenaient de plus en plus leur temps pour faire les choses. Comme si le rythme violent, mais hypnotique de la nature leur imposait une lenteur et une forme de plénitude spirituelle. Richard Bolduc était chef d'expédition et géologue issu de l'université Champlain, en plus d'agir comme prospecteur pour les Goldmen. Richard était un jeune professeur universitaire et désirait se bâtir une crédibilité. Faire partie d'une expédition ajouterait de l'expérience terrain à son bref curriculum vitae. Son érudition et ses résultats académiques faisaient de lui, en théorie, un parfait chef des opérations. En plus de la géologie, il avait ajouté à son cursus quelques cours de ressources humaines afin de postuler comme chef d'équipe. Grâce à sa minutie et son éthique professionnelle, son équipe se trouvait entre de bonnes mains. Lui-même pouvait également compter sur un groupe efficace qui alliait parfaitement la jeunesse et l'expérience.

Désiré Paul, jeune quarantenaire métis, travaillait comme guide pour l'entreprise depuis plus de dix ans. Son expérience du terrain et sa connaissance de plusieurs langues amérindiennes garantissaient au groupe une grande autonomie. Sa forte constitution était également rassurante. Mathieu Tremblay, surnommé Pointu en l'honneur du talentueux hockeyeur et invétéré farceur Guy Lapointe, qui chantonnait *Time in a bottle* de Jim Croce, était lui aussi géologue pour le compte de l'université Champlain. Il partageait avec le célèbre joueur un caractère espiègle et agréable. Finalement, Florence Dyers, une Américaine de près de soixante ans, un âge considérable pour une expédition aussi difficile physiquement, s'était jointe au groupe à la dernière minute en tant que consultante en ingénierie minière. Elle représentait les intérêts des actionnaires de Gold-Go et c'était elle qui donnait son accord pour tous les projets nordiques. Pointu et Désiré pliaient la grande tente Prospecteur qu'ils replaceraient minutieusement dans ce que le groupe appelait LA MACHINE.

La Machine avait des airs d'autoneige B7 de Bombardier, mais était conçue spécialement pour ce genre d'expédition. Les chenilles surdimensionnées rendaient l'engin bien lent, mais en contrepartie, le véhicule possédait la puissance d'un char d'assaut. La consommation de carburant du véhicule demeurait plus qu'enviable malgré une remorque et

un lourd chargement de matériaux, d'essence et de provisions. Les deux Machines servaient de moyen de transport et également de laboratoire mobile pour la prise d'échantillons. Richard et Florence s'affairaient à mettre tout le matériel en place dans les engins, dont deux carottes qui nécessitaient un montage à la main et la force de deux hommes pour l'installation et le rangement.

— Nous allons continuer à l'Est, affirmait Richard. J'ai le sentiment que nous allons bientôt tomber sur des couches plus propices pour trouver des gisements d'or.

L'Américaine lui répondit dans un excellent français, avec un fort accent, toutefois.

— Je ne me fais pas d'illusion. Ces expéditions sont rarement fructueuses. Nous pourrions au moins éliminer une partie de territoire sur notre carte de recherche.

— Pas très enthousiasmant !

— Réaliste. Toujours réaliste. Ça évite la déception et décuple l'euphorie de la réussite.

Florence contemplait l'horizon, alors que le vent lui giflait le visage. Devant elle se trouvait une terre pratiquement stérile à perte de vue. Seuls quelques arbustes résistaient tant bien que mal à l'hostilité des éléments. Passé la ligne des arbres, de tout bord, tout côté seul le bruit du vent et la désolation régnaient sur le territoire.

— Ici, sur ces terres, beaucoup d'espoirs peuvent mourir.

— Pas le mien, ni celui de Pointu, j'en suis sûr.

L'une des deux Machines grondait dans une cacophonie terrible et assourdissante. Un voyage dans cette boîte de conserve assurait un bourdonnement dans les oreilles durant des heures et un terrible mal de dos. Pointu s'informait auprès de Désiré du meilleur chemin à emprunter alors que Florence pilotait le deuxième engin. Le territoire ressemblait à un véritable morceau de gruyère, aux trous remplis de lacs. Des milliers d'étendues d'eau se trouvaient plantées là dans un territoire infini. Certains lacs ne dégelaient jamais totalement en raison de la rigueur du climat. À la fin de l'après-midi, le camp se montait à la force des bras des quatre aventuriers. Bientôt, aidée d'un feu, d'un peu d'alcool et de Pointu à l'harmonica, la veillée prenait des allures de soirée canadienne. Bonifiée d'une touche de réflexions plus sérieuses.

— Nous devrions continuer à l'Est. Les échantillons deviennent de plus en plus prometteurs.

— Tu dis ça depuis huit jours, Richard.

— C'était pour vous garder gaillard, là c'est vrai.

Pointu n'avait pas tort, Richard possédait une fougue et un enthousiasme hors du commun, ce qui l'amenait parfois à des prédictions d'un optimisme aveugle.

— Quand même. Il nous reste quoi, deux ou trois jours de carburant et après c'est terminé, nous devons rentrer ? Ça ne serait quand même pas mal de faire une petite découverte.

— Moi, tant qu'on finit par redescendre au sud, ça me va. J'irai bien dans un pays chaud après un mois aussi froid. Je n'ai pas vraiment envie d'affronter l'hiver tout de suite, dit Pointu.

— Et c'est possible d'aller à l'Est ? demanda Florence à Désiré.

Le métis prit son temps avant de répondre, il pesait les pour et les contres.

— Ce serait dangereux de continuer dans cette direction. Je crois que je rebrousserais chemin si demain vous ne trouvez rien.

— Dangereux ? reprit Richard, plein d'interrogations dans la voix.

Le petit bois sec crépitait et la nuit sans étoiles limitait la vie au halo de lumière des flammes du feu de camp. Désiré se rembrunit, le groupe le remarqua sur le champ. Ses yeux d'ordinaire portés vers le lointain plongeaient dans les braises. Son visage disait son inquiétude.

— Passé le lac Plate, ce sont les terres gelées d'un peuple sans nom. Personne ne s'aventure jamais sur ce territoire. Par-delà ces steppes se trouvent des lacs à demi glacés, cachés par les vents qui les couvrent d'un blizzard permanent. Ces glaces peuvent aisément céder sous le poids de nos Machines et nous engloutir.

— Cap à l'ouest, alors, enchaîna sarcastiquement Pointu.

Florence se tourna pourtant dans la direction opposée.

— Demain, nous ne prendrons qu'un seul véhicule pour économiser le carburant. Nous nous aventurerons tous les quatre un peu plus loin vers l'Est. Avec toute l'essence qu'on pourra embarquer.

Les Machines transportaient chacune leur remorque, qui contenait plusieurs réservoirs d'essence en plus de matériel de survie. Le choix de laisser un véhicule derrière laissait le groupe perplexe, mais le risque de s'enliser, voir, de perdre un des moyens de transport dans la glace rendait le choix logique et prudent. Après la mise en garde de Désiré, cette décision les perturbait. Richard profita d'un petit moment d'intimité pour discuter avec l'ingénieure. Le feu faiblissait et la nuit les enveloppait sournoisement.

— Cap à l'est ? Quelque chose me dit que ce n'est pas pour me faire plaisir !

Richard porta ses lèvres à sa flasque. Le liquide coulait sur sa moustache en raison de sa position nonchalante, les bottes frôlaient la braise du feu. L'heure n'était plus à l'élégance, les hommes portaient – à l'exception de Désiré – de longues barbes broussailleuses et les mêmes vêtements de travail bleu foncé depuis des jours. Désiré préférait les jeans, les vêtements à carreaux et une barbe rasée de près. Florence, assise sur une glacière orange, les coudes sur les genoux, admirait la flamme qui déclinait.

— Ça fait trois expéditions qui tournent autour de cette zone sans jamais y pénétrer. Vu la couverture d'exploration faite dans les expéditions précédentes, je me dis que si nous n'y allons pas, personne n'ira jamais. Vous l'avez vous-même dit, ces terres ont du potentiel.

— Les terres gelées d'un peuple sans nom ! Vous savez de quoi Désiré parlait.

Florence hésitait, mais Désiré leur raconterait sûrement demain de toute façon.

— Selon la légende, chaque clan ou tribu de passage sur ces terres laisse derrière, pour une raison inconnue, une partie de sa communauté, qui se mélange à celle déjà sur place. Aux dires des voyageurs et aventuriers d'une autre époque, cette communauté hétéroclite se serait maintenue depuis des siècles, silencieusement.

Richard réfléchissait en même temps qu'il sirotait une gorgée supplémentaire.

— C'est une histoire intéressante, mais il manque un élément.

— Lequel ?

— Pourquoi ce peuple resterait-il sur des terres aussi ingrates ?

— La raison de cette sédentarité imposée ? On peut se le demander pour bien d'autres communautés, dont toutes celles au nord de votre pays.

— Touché.

Florence se levait en souhaitant bonne nuit à Richard. Comme dans un relais olympique, Pointu sauta sur ses pieds presque aussitôt. Une envie de pisser non négligeable s'était emparée de lui. Il s'éloigna de quelques pas.

— Tu ne vas pas très loin, Pointu. Peur des loups ?

Pointu et Richard se connaissaient depuis leur première année d'université.

— Y'a pas de loups ici, juste des grosses marmottes et des ours peureux comme des lièvres.

Pointu racontait au moins une fois par mois sa mésaventure avec l'ours kodiak. Une espèce qui ne vivait pas dans le nord du Québec, seulement dans son crâne d'entêté, là où ladite attaque avait plus vraisemblablement eu lieu.

— Pourvu que je ne tombe pas face à face avec un autre encore.

— C'est reparti pour Hugh Glass et son ours.

— Arrête, je ne l'ai pas raconté depuis au moins un an.

— Un jour, tu veux dire.

— Si tu veux.

Pointu se reculottait et empruntait la flasque d'alcool à son ami de toujours.

— Je te la raconte.

Un hochement de tête négatif fit office de refus solennel.

— Tant pis pour toi, c'est une belle histoire. Tu penses à quoi, tout seul au feu comme un vieux loup du Nord qui regrette sa bienaimée laissée dans un pays lointain, genre Drummondville.

Richard pouffa de rire. Le ton fausset romantique de son ami le ramenait effectivement à la réalité. Son amoureuse fut larguée à la va vite juste avant de partir, pas de quoi être fier. Ses parents, jamais informés de son périple de dernière minute l'apprirent

toutefois d'un tiers. Richard en avait plus qu'assez de sa vie tranquille et avait accepté de sauter à pieds joints dans cette aventure. Le Nord, de l'or et du froid, ça ferait quelque chose à raconter à ses petits enfants dans bien des années, se disait-il sûrement à ce moment.

Pointu dirigeait ses pensées à peine plus loin que le pot de réglisses qu'il avait sorti de son sac. Richard refusa poliment le morceau de gélatine noir au gout d'anis et continua plutôt de jongler entre sa flasque et ses préoccupations. Il passait de l'un à l'autre avec grande habileté.

— Je sais que tu me trouves lourd, mais nos compagnons ne sont pas très bavards.

— Bonne observation.

Pointu mordait son morceau de réglisse noir en même temps qu'il jacassait. Le Nord atténuait les bonnes manières et augmentait l'envie de grenouiller pour certains.

— Tu es content au moins ? L'aventure, le froid, les hémorroïdes, tu trouves ton compte ?

— Pas vraiment finalement.

Richard prit le temps de tourner sa langue et Pointu, en psychologue d'occasion, lui laissa l'occasion de prendre son temps. Il continuait inlassablement de mâchouiller sa friandise qui se mélangeait au whisky canadien et qui lui laissait en bouche un goût d'absinthe.

— J'aurai bien aimé découvrir quelque chose avant de partir. Je ne veux pas être prétentieux, mais trouver un filon et revenir avec cette fierté ça aurait été vraiment incroyable.

— On est encore pris ici un bout de temps et c'est toujours possible, mais je comprends ce que tu veux dire. Tu veux impressionner tes étudiantes, maintenant que tu es célibataire.

Richard lançait une touffe de lichen dans le feu qui dégageait une odeur caractéristique des grandes toundras. Un mélange de bois fumé et de terre qui vous attirait ou vous répugnait.

— Et toi, tu avais envie de quoi en venant ici ?

— De la paye, *that's it*. Donner un coup de pied dans mes dettes d'études et me payer un voyage peinard au Mexique. Moto, sombréro et téquila.

— Et harmonica.

— Et, harmonica bien sûr.

— Beau projet.

— Si je trouve de l'or, je me les mets dans les poches.

Les deux riaient soudainement de bon cœur autour du feu avec leurs gilets de laine mitée et leurs flasques de whisky jamais trop loin des lèvres. Déjà que l'expédition prenait une tournure désespérante et inutile, pareille aux dizaines d'autres qui l'avaient précédée ou lui succèderaient. Ce n'était qu'une suite de prise d'échantillons stériles et d'histoires sans

intérêt, parce que déjà connus. Au mieux, un petit hexagone serait biffé sur une grande carte pour confirmer l'inintérêt de l'emplacement.

Pointu sortit son harmonica qui pleurait du Gordon Lightfoot de l'époque où *If you could read my Mind* rendait le cœur lourd plutôt que d'alléger les pieds sur les pistes de danse.



≈ Chapitre 2 : Le monument ≈

Le temps gris sur tapis vert se répétait chaque jour depuis un bon moment déjà. Comme si les mêmes lacs, les mêmes collines et le même climat désagréable et vindicatif venaient rappeler continuellement à tous ceux qui parcouraient cette vaste étendue de terre qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Une image qui déroulait inlassablement le même paysage austère à la manière des *Giants Screens* de Fisher Price et leur *Row, row the boat*, mais ici rien ne donnait envie de rire, de danser, d'aimer ou de parler. Un peu d'arpentage, de prise d'échantillons de carottages et les résultats teintés de déceptions se succédaient inlassablement. Florence étudiait les cartes quand elle ne conduisait pas, affairée à la tâche comme un robot d'Asimov, alors que Désiré scrutait l'horizon à la façon d'Achab, mais sans cachalot.

Sur un petit brûleur de cuivre au gaz propane, Désiré concoctait un appétissant mélange de ragout en canne et de fèves tout aussi cannées dans leur *sirop de poteau*, ce sirop qui imitait sans jamais l'égaliser le fameux sirop d'érable. Le genre de menu qu'il était fortement déconseillé de consommer quand on était enfermé dans une boîte de fer sans aération adéquate. Le repas du midi compensait en nostalgie ce qu'il ne possédait pas en nutriments.

Loin de chez soi, un repas pouvait devenir rassurant ou déprimant. Aujourd'hui, vu les conditions météorologiques, rien de bien gai ne venait à l'esprit des consommateurs de dîner en conserve, sinon le mal du pays dans son propre pays.

Quelques conifères dispersés comme des stalagmites vertes sur un tapis de fleurs automnales égayaient quelque peu la faune. Pointu trouva l'arbre le mieux fourni à cent pieds du groupe pour aller faire ses besoins. L'arbre, comme un rideau de fortune, lui fournirait plus d'intimité qu'à l'habitude.

— Ne mangez pas tout ce festin. Gardez-moi au moins les petites patates rondes.

Armé d'un rouleau de papier de toilette dans une main et des aventures d'*Arthur Gordon Pym* dans l'autre, Pointu s'en allait lentement vers le conifère méticuleusement choisi. Il marchait doucement. La brise fraîche lui procurait un sentiment de liberté qui lui faisait un grand bien, car le confort des Machines et la claustrophobie que procurait ce moyen de transport couvraient souvent les pensées que pouvait généralement offrir avec générosité un tel endroit d'espace infini.

Pointu se trouvait endetté jusqu'aux oreilles par des études qu'il n'avait jamais eu les

moyens de s'offrir. Sa participation au projet ne relevait aucunement d'un désir de dépassement de soi ou d'une certaine ivresse de découverte. Seulement, il lui fallait rembourser une montagne de dettes. Le professionnalisme de Pointu restait toujours perceptible malgré son apparence nonchalante et hagarde. Le cœur n'y était juste pas. Il préférerait le confort de son bureau de chargé de cours à temps partiel ou encore l'abri d'un camp dans une mine établie, mais il était là, à contourner un arbre finalement chenu qui lui procurait bien peu d'intimité pour ses besoins.

Une fois à l'abri des regards, il posa sur une pierre ce qu'il tenait dans ses mains pour défaire sa ceinture quand il entendit plus haut sur la colline deux rugissements terribles. Assurément, deux lynx en étaient venus aux coups.

Ces chatons gigantesques pouvaient se montrer aussi doux qu'agressifs. Les cris lui enlevaient toute envie de se placer en situation de vulnérabilité. Pointu se préparait même à déguerpir si la menace venait à s'approcher de lui. Les cris se multipliaient et la bataille prenait des allures de guerre totale. Des halètements, des hurlements et soudain apparut un lynx blessé qui sautillait sur trois pattes.

Malgré la distance, Pointu remarqua que la bête ne faisait pas que boiter. Il lui manquait carrément une patte avant. L'animal était suivi par cinq autres lynx, dont un qui tenait quelque chose dans sa mâchoire. Pointu ne la distinguait pas adéquatement, mais la chose ressemblait à un gros rat, presque aussi gros que le félin qui la transportait. À mesure qu'ils se rapprochaient, Pointu put se rendre compte que la créature arborait une fourrure brune immonde, une longue queue grise et nue ainsi que de longues pattes aux doigts encore plus disproportionnés. Mais ce qui stupéfia d'horreur le pauvre Pointu, était le visage de l'animal. Sa tête avait tout d'un hybride repoussant entre un homme et une bête ! Sûrement une illusion due au sang et aux blessures de la chose devenue trophée de chasse.

Pointu n'eut pas le temps de bien comprendre que la créature se remit à s'agiter et à lutter féroce. Les chats sauvages eux aussi étaient prêts pour une nouvelle rixe. Ils découpèrent la bête alors qu'ils unissaient leurs forces, et seules quelques blessures furent infligées par le belligérant. Cette fois-ci, la bataille fut décisive, car les lynx n'eurent aucun repos avant d'avoir entièrement réduit leur proie en charpie.

Chasseurs de l'ombre et spécialistes des attaques précises, les félins ne dépeçaient pas leur proie à la façon des canidés ou des ours, mais cette fois, c'était une vraie boucherie. Les lynx ne chassaient pas cette sombre chose, ils l'assassinaient.

Quand l'un d'eux leva les yeux pour scruter Pointu, il n'en demandait pas davantage. Le spectacle décadent avait assez duré. Pointu, livre en main quittait la scène du crime en courant. Florence l'apercevait, lui qui courait comme une furie vers eux.

— Regardez !

— Il nous prépare encore un mauvais coup, dit simplement Richard, heureux, de savoir

déceler le pot aux roses quand il en voyait un.

Désiré ne comptait jamais sur la chance et préférait, de loin, se fier à ce qui était sûr : lui. Il se tourna pour s'emparer d'une carabine à verrou Winchester calibre 270. La lunette de visée était légèrement désaxée, mais Désiré connaissait l'arme aussi bien que ce territoire et corrigeait le tir à chaque fois.

Pointu arriva au moment où les fèves commençaient à coller au fond de la casserole par le soudain manque de vigilance du chef, Désiré le *cook* de fortune. Le fuyard exténué haletait et ne pouvait retrouver son souffle. Il dut recommencer sa phrase à trois reprises avant d'enfin enchaîner quelques mots audibles.

— Il y a six lynx là-bas. Ils ont tué une chose horrible.

Désiré connaissait bien ce type de félin. Cet animal ne chassait que rarement en groupe. Généralement solitaires, les lynx n'unissaient leurs forces qu'en cas de disette majeure, mais l'endroit regorgeait de proies en septembre de cette année-là. Pointu devait faire erreur, se disait-il en se gardant bien de parler. Il préférait plutôt marcher, arme au poing, vers la supposée horde de félins.

Le groupe le suivait sans perdre de temps, hormis Pointu qui rechignait un peu à l'idée de retourner sur ses pas. La marche rapide les emmena vite vers le théâtre des événements. Saisis de stupeurs, ils regardaient sans comprendre. Les chats hurlaient et continuaient sans cesse le massacre. Leur proie n'était plus qu'un tas de fourrure ensanglanté, victime d'une folie qui dépassait largement le simple jeu du chat qui taquinait un peu l'oiseau avant de l'engloutir. Personne ne disait rien alors que Désiré tira un coup de semence. La petite troupe féline leva la tête et le deuxième coup les fit décamper à la hâte. Hormis l'estropié, qui prenait la poudre d'escampette en clopinant tranquillement.

Florence hâtait le pas avec une impatience qui ne lui ressemblait pas. Arrivé sur les lieux de l'attaque, il ne restait plus grand-chose du surmulot ou du rat disproportionné, entièrement démembré et éviscéré. Les gros chats avaient mis une telle énergie à déchiqeter la chose qu'il n'en restait rien d'intéressant sinon la cause de leur comportement délinquant.

— C'est ça la chose horrible ?

Richard ne voyait finalement qu'une marmotte en piteux état. Pointu ne voulait pas débattre sans fin sur le sujet. Force était d'admettre qu'il avait été trompé par la folie de l'attaque et la peur qui l'accompagnait. Tourner la situation à la dérision lui sembla indiqué.

— Ce n'est pas mon ours kodiak, mais c'est un sacré gros rat.

Florence souria et tourna les talons pour couper court à la situation. Tous occupés à rire, personne ne put voir l'expression inquiète qu'elle garda tout le long du retour au camp. La chose lui rappelait effectivement un passage du *Culte des goules* du compte d'Erlette, qui évoquait une créature hybride de ce genre. Désiré, lui, restait sur place un long moment, suspect, regardant au loin un lynx qui restait sur la colline pour les surveiller comme un

vigile. Magnifique statue, l'animal à trois pattes les observait s'éloigner un à un sans jamais quitter son poste.

* * *

Quand la pompe s'activait enfin, la carotteuse produisait un boucan encore plus épouvantable que celui des Machines. Richard la pilotait alors que Pointu l'épaulait dans l'opération. Après seulement quelques secondes, Richard arrêta son outil.

— J'ai quelque chose de solide.

— Il y a de maudites pierres partout dans le sol.

Richard ne répondit pas immédiatement à Pointu tandis qu'il s'employait à extraire le tube de carottage.

— Vous faites quoi ?

Florence s'interrogeait également sur la manœuvre. Richard retirait le tube d'échantillonnage avec hâte et, pour la première fois, ignora les protocoles d'extraction. Du contenant, il sortait un long prélèvement de roche. Les deux géologues s'interrogeaient sur l'échantillon. Après quelques tests chimiques, ils conclurent que la pierre était en fait du marbre et que certaines rainures n'étaient pas naturelles, mais artificielles. Florence s'approchait avec un grand intérêt.

— Alors si je comprends bien, il y a un monument dans le sol ?

Richard osa prendre la parole pour échanger sur diverses hypothèses en retirant son casque de protection.

— Il n'y a pas de gisement de marbre dans cette partie du globe. Il n'y a d'ailleurs aucun gisement dans lequel on pourrait, à trois pieds sous le sol, extraire un échantillon de cinq pieds de marbre. À moins de creuser directement dans une colonne du Parthénon.

— Donc il y a un monument enfoui dans la terre ?

Richard, sans attendre, se leva en posant les coquilles sur ses oreilles et commença à déplacer la carotteuse sur une distance de cinq pieds. Il activa rapidement le moteur à essence pour récolter un deuxième échantillon, mais cette fois en angles de 30 degrés. Le résultat restait tout aussi singulièrement impressionnant.

— Il y a un monument, une statue ou une sculpture de marbre enterrée dans ce sous-sol.

Pointu nota les coordonnées pour ne pas perdre l'emplacement. Après quelques délibérations délirantes et sans explications logiques, Florence prit une pelle.

— Trois pieds, tu dis ? On va en avoir le cœur net.

Tous armés de pelles, ils creusèrent sans ménager leur effort. Ils étaient tous à bout de souffle quand ils finirent par dégager une façade de cinq pieds sur quatre. La surface semblait s'étendre de façon infinie sous le sol. Le marbre noir travaillé était couvert de gravures

grotesques et indéchiffrables. Il s'agissait d'une forme d'art inconnue d'eux tous et d'une laideur repoussante.

Fier de ces découvertes, Richard était quand même déconcerté par ce qui se trouvait sous leurs pieds. Ces gravures semblaient être primitives et d'aucune origine connue dans ce coin de pays. Désiré confirma qu'il ne s'agissait assurément pas là d'une œuvre des Premières Nations. Richard voulait rapidement prévenir le camp de base, mais Florence l'en empêcha, lui retenant même le bras avec une poigne d'acier.

— Nous sommes ici pour de la prospection minière. Nous venons de faire une découverte archéologique et bien que cela soit très intéressant, nous allons attendre de finir notre travail avant de signaler quoi que ce soit.

Richard n'était pas du même avis. Une découverte du genre outrepassait les protocoles de prospections.

— Nous devons signaler cette découverte majeure et...

— Si nous en parlons, notre expédition est terminée. Plus de carottage, plus d'or, plus de possibilité.

Le ton de Florence avait pris une force que le groupe ne lui connaissait pas. L'avertissement prenait des airs de menaces à peine voilés. Elle retrouva son sang-froid.

— Attendons la fin de nos recherches. S'il n'y a pas d'or, nous le dirons sur le champ.

— Et s'il y a de l'or ?

Florence regardait Richard droit dans les yeux.

— Nous évaluerons nos possibilités en fonction de nos prises d'échantillons. Pour le moment, personne ne gagne rien à crier sur toutes les chaînes de radio notre découverte. Elle ne s'enfuira pas. Ce machin doit être là depuis des milliers d'années.

Pointu se le demandait d'ailleurs, depuis combien de temps elle se trouvait là. Avec quelques tests adéquats et un équipement approprié, ils seraient en mesure d'en savoir davantage. Pour l'heure, tout le groupe se rappelait qui était l'employeur et comme de bons porteurs d'eau, tous prenaient leur trou en respectant la décision de Florence.

Malgré l'humeur massacrant de Richard, de la froidure de Florence et du mutisme de Désiré, le groupe retrouvait un semblant de bonne humeur le soir venu. La tension était tombée et Florence leur promettait de leur laisser l'exclusivité de la découverte. Richard rêvait de gloire, ce qui améliorait grandement son attitude. Le reste de l'équipe ne désirait pas envenimer de si cordiales relations.

C'était autour du feu, la tête pleine d'hypothèses et de théories abracadabrantes que le groupe finissait la soirée. Le sérieux faisait place aux blagues d'extraterrestres, de brownie irlandais et autres plaisanteries folkloriques tentant d'expliquer une telle chose. Le groupe tranchait finalement, vu la chute de température, pour un avant-poste du père Noël, qui serait en outre un piètre sculpteur. La nuit tombée, dans la solitude de leur sac de couchage, tous

repensaient à contrecœur et en silence aux grotesques et répulsives gravures qu'ils avaient exhumées. Pointu, les yeux encore ouverts et bien enfouis dans son gros sac de couchage, vérifia d'un coup d'œil si Richard dormait. Comme il faisait très noir, Pointu prit d'autres mesures qui lui ressemblaient plus.

— Si on trouve de l'or, on fait quoi ?

Le silence fut de courte durée. Richard prenait une longue inspiration avant d'ouvrir la bouche et finalement se lancer.

— Je ne profanerais pas de monuments historiques pour enrichir des Américains.

— J'espérais cette réponse. Sinon j'aurais été obligé de t'éliminer avant de détruire les preuves en or.

Richard pouffait de rire.

— Je ne suis pas capable de comprendre cette femme ? Il y a quelque chose qui m'échappe.

— Bah ! La plupart des femmes t'échappent déjà, de un. Et c'est simple, elle a fait trop d'expéditions dans le Nord, elle a un bardeau de péter, comme disait mon père.

Pointu souriait pour lui-même.

— Désiré aussi a fait plusieurs aventures dans le Nord. Tu crois qu'elle et lui... ?

Pointu ne pouvait distinguer le visage de Richard dans l'obscurité, mais même dans une nuit sans lune, il savait précisément quelle expression lui réservait son ami.

— Tu es vraiment con.

— Je te le dis, les regards discrets, et tout, je vois clair dans leur petit jeu. Je suis sûr qu'en ce moment même, ils s'envoient en l'air dans le lagon qu'on a vu.

— Un lagon à trois degrés Celsius.

— Criss que t'es pas romantique.

Richard laissa s'envoler une pensée pour son ex qu'il avait lâchement largué à la va-vite.

— Et toi tu es tordu, avec tes scénarios lubriques.

— Ouais, peut-être. Endors-toi, que je joue un peu avec ma personne.

Les deux rirent un bon coup avant de s'apaiser encore une fois dans un moment de joie et de bonne humeur. Richard adorait avoir Pointu près de lui, car, peu importait la tournure de la journée, elle finissait toujours avec une pointe d'humour ou de musique. Cette soirée finissait par les deux puisque Pointu se mit à chanter *Love hurts* de Nazareth et Richard, après un moment, ne put s'empêcher de se joindre au chant qui allait en crescendo. Les deux finirent par hurler la chanson à moitié levés dans leur sac de couchage. Florence et Désiré les entendaient chanter à tue-tête. Pointu leur hurla même un « à vous ».

— Si après vous la fermez, leur lança Désiré.

— Promis, dit rapidement Pointu, avant de recommencer à hurler les paroles sirupeuses

de la chanson.

C'est finalement une grande chorale nordique qui conclua la soirée. Florence, ne désirant pas être l'éternelle rabat-joie du groupe, se laissait même entraîner vers la fin de l'interminable balade. Pointu proposait de continuer avec *Mille après milles*, mais devant un silence complet en guise de réponse, il cria un dernier *Bonne nuit*.



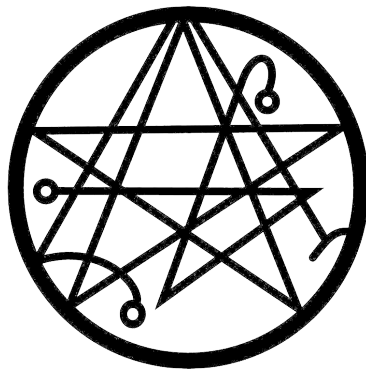
À suivre...

Nous vous invitons maintenant à découvrir un extrait de quatrième rêve : *Le secret des McCallan*, dans les pages qui suivent.

≈ Quatrième rêve ≈

Le secret des McCallan

Michel Lemieux



≈ Chapitre 1 : Le rituel ≈

Le rituel auquel a participé mon frère à notre chalet familial l'a laissé dans un état délirant. Il est visiblement le seul survivant de cette macabre cérémonie qui a provoqué la mort des deux autres célébrités, sûrement mes cousins, décédés de la façon la plus répugnante qui soit. J'ai dû incendier le chalet tellement le mal pénètre maintenant chaque interstice, chaque planche, chaque parcelle d'oxygène par je ne sais quelle incantation tout droit sortie de l'innommable *Unaussprechlichen Kulten*, livre qui appartient à ma famille depuis plusieurs générations. J'ai minutieusement aspergé le grimoire d'essence avant d'incendier le bâtiment. Malgré tout, l'hésitation m'a gagnée avant de tout flamber. Jeune adolescente, j'ai maintes fois parcouru ce vieux livre noir orné d'une large pierre semi-précieuse plus sombre que la nuit. Moi et mon grand frère, Allan, avons tellement inventé d'histoires effrayantes à propos de ce livre. Selon la légende familiale, il serait responsable de la montée en puissance de ma lignée, mais également de son déclin. Des commémorations oubliées à l'adolescence. Je l'entends encore me chuchoter « Laurence, les monstres du livre vont venir cette nuit » et moi, je lui balançais mon oreiller en pleine poire en riant de lui.

Après de longues et douloureuses réflexions, je prends, malgré mon tempérament timoré, la décision de le ramener dans la demeure familiale que celui-ci habite déjà en collocation avec mes deux cousins depuis la mort de ma tante. Pour l'heure, je m'occupe avec répugnance de ses restes qui empestent l'ammoniac et le vinaigre. Mon cœur se serre et ma gorge se contracte, juste à penser à l'aspect de son corps que je traîne en trébuchant dans la boue jusqu'à la valise de ma voiture. Après d'innombrables efforts, j'embarque dans mon véhicule couvert de terre. Sur la route, chaque fois que je ferme les yeux, je l'imagine et j'en frémis en serrant le volant. Je roule sans m'arrêter, j'ai assez d'essence pour me rendre directement à destination. J'évite de justesse un camion de livraison en raison de mon inattention.

J'arrive après quelques heures dans le bois familial et finalement à cette grande maison isolée d'architecture anglaise. Fief des McCallan, le clan opérait autrefois toutes les fermes bovines de la région qui comprenait à son apogée environ 3500 têtes. La grande maison perdait doucement ses combats face à la nature qui grignotait chaque année un peu plus de sa carcasse. Le Nord menait la vie dure aux infrastructures créées par l'homme. Mon grand frère, qui vivait depuis quelques années sur les grenailles de la fortune familiale n'a pas cru

bon d'y investir le moindre denier. J'hésite maintenant à ouvrir le coffre arrière de la voiture tellement ce qui s'y trouve m'effraie.

Allan est dans un état si horridique, qu'il m'est difficile de le décrire. Ses jambes et tout le bas de son corps ont été emportés par je ne sais quelle force obscure. D'ailleurs, je ne sais pas comment il peut encore vivre sans vessie ou rectum. Son torse est maintenant soudé de l'avant vers l'arrière sous le nombril. Ses bras ont aussi été sectionnés jusqu'aux épaules. Sa peau d'un teint grisâtre est couverte de terribles plaies creuses en forme d'alvéoles, qui couvrent partiellement son torse, ses épaules et son dos. Ses cheveux ne sont plus qu'une broussaille sombre en touffes frisées. Le pire reste néanmoins son visage sans expression et ses yeux, dilatés, qui fixent continuellement le vide. Absent, mais, oh combien vivant !

C'est dans ce terrible état que j'ai déposé son corps, grotesquement atrophié, dans le vieux fauteuil roulant de ma tante, afin de l'emmener par la rampe d'accès en décrépitude jusqu'à l'intérieur de la maison. Je me dis, logiquement, qu'il ne vivra encore que quelques heures, voire quelques jours.



≈ Chapitre 2 : La promenade ≈

Le réservoir d'eau chaude est gravement endommagé et après seulement quelques secondes, l'eau de la douche devient glaciale. Mon corps mince et frêle est frigorifié. Mes mèches blondes ne sont plus boueuses et mes mains ont retrouvé leur teint laiteux habituel. Je tremble en me couvrant d'une vieille serviette aux motifs douteux. J'hésite à ouvrir le rideau de la baignoire. J'imagine mon frère qui attend ma sortie et cela me donne froid dans le dos. Après quelques minutes à me convaincre « Allez, Laurence, il ne peut pas bouger », je sors le bout du nez et comme de raison, il n'y a rien ni personne. Je regarde ensuite mon reflet dans ce miroir magnifiquement orné et peigne mes cheveux châtain. Ils s'effilochent plus qu'à l'habitude. Mes yeux clairs sont livides. Je mets sur mon dos ce que j'ai trouvé dans la maison. Il y a quelques vêtements datant de mon adolescence, pas si lointaine, qui me vont toujours. Contrairement à moi, mon frère, de trois ans mon aîné, a toujours chéri cette demeure. Elle lui rappelait l'ancienne puissance de ma famille en raison de sa taille et son panache. Pour moi, ce n'est encore qu'une grande et vieille demeure lugubre, enfoncée dans un bois qui l'est tout autant. Je retourne dans le salon veiller le corps d'Allan. Il n'a évidemment pas bougé.

* * *

Après trois semaines sans manger ni boire, je commence à redouter le pire. Comment peut-il vivre ? Peut-il simplement penser, réfléchir ? Ou bien cette enveloppe n'est plus qu'une coquille vide et inerte. Je nettoie tout de même son corps avec grand soin. C'est un spectacle dérangeant, voir carnavalesque, de le laver dans ce grand bain sur pied. Combien de fois ces derniers jours, ma petite voix intérieure m'a susurré qu'en le laissant glisser, il trouverait la mort, noyé dans ces eaux usées par le vieux système de filtration ! Serait-ce lui rendre service, serait-ce miséricordieux de le laisser mourir, de le tuer ? Au lieu de cela, il pend lamentablement dans le système compliqué de cordage et de poulies qui servait à laver ma tante.

— Si un jour, tu veux bien me donner un signe de vie, ne te gêne pas. Essaie de ne pas faire un truc trop effrayant, comme de faire tourner ta tête. Tu te rappelles de Regan dans l'exorciste ? S'il te plaît, ne fais pas ça. Tu peux cligner des yeux si tu m'entends... C'est ce

que je pensais. Tu ne me dis plus « Laureenne, ce livre, c'est que des conneries », hein ?

Rien ne se produit, je suis exténuée, pourtant je ne demande aucune aide extérieure. Je me sens terriblement responsable de lui. Il est, ou a été, mon grand frère. À tort ou à raison, cette responsabilité m'incombe. J'ai rompu récemment avec mon amoureux et plus rien ne me retient, sinon mon travail d'agente des comptes pour l'agence du revenu. Je suis sûrement aussi difficile à remplacer qu'un trombone, alors mon patron a accepté sans hésitation ma demande de congé sans solde, d'une durée maximale de 3 mois selon la très complexe convention collective. J'ai toujours rêvé de prendre une pause quand j'aurai trente ans afin de voyager. À la place, je suis cloîtrée ici, 5 ans plus tôt que prévu. Je me mets à pleurer souvent, tout le temps, mais je me ressaisis rapidement. Je possède un certain talent pour masquer mes émotions derrière un visage plus froid que mon cœur. Je mets mon masque de glace et règle les obsèques de mon frère et de mes deux cousins dont je suis l'unique famille, dernière membre officielle du clan. Tous trois ont été déclarés morts dans l'incendie du chalet. En route vers le domaine McCallan, je m'arrête au village pour faire quelques courses au marché du coin.

Le petit commerce vivote sous une bannière indépendante, mais possède tout ce dont j'ai besoin pour m'approvisionner. Je venais souvent ici avec mon frère quand nous n'étions que des enfants. À l'époque où nos parents, oncles et tantes se réunissaient dans la grande demeure de mes grands-parents, là où je loge actuellement. Déjà, à cette époque, ma famille vivait de façon particulière. Je n'en garde que peu de souvenirs, mais maintenant que je parcours les allées qui n'ont pas changé en 20 ans, ma mémoire vagabonde dans ce passé oublié. Je me souviens de cette journée chaude où mon père m'avait acheté des Gold Mine, des Bb bat, des gommes Bazooka et un inventaire complet de trucs gélatineux.

C'est ce soir-là, alors que je dormais au deuxième étage, que des bruits de fête parentale provenant du grand salon au rez-de-chaussée m'ont réveillée. Je devais avoir 6 ou 7 ans et je m'étais glissée dans l'escalier pour espionner les adultes. Je les revois, vêtus de longues robes cérémoniales, de masque d'animaux, de chèvre, je crois, s'adonnant à des rituels bestiaux et incestueux. Je me souviens de mon père qui retirait son masque, les traits marqués de colère. Il me hurlait de monter me coucher, alors qu'il sodomisait une autre personne masquée. Après ce soir-là, les visites se sont espacées et se tenaient toujours hors des périodes des fêtes familiales. On m'interpelle, ce qui me sort de ma transe et de mes souvenirs occultés.

— C'est bien toi, Lolo ?

Le jeune caissier a presque mon âge. Sa bouille m'est inconnue.

— Laureenne, c'est moi Pierre, Pierre Boulianne.

Je le reconnais aussitôt alors que de multiples souvenirs se bousculent dans ma mémoire. C'est un garçon du village que je côtoyais l'été il y a plus de 15 ans. Il me sourit, fier de son flair.

— Oui, c'est moi.

— Wow, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu es venue vendre la maison familiale ?

Je ne sais pas quoi répondre alors j'improvise avec le peu de talent d'interprétation que je possède.

— En fait oui et non, ma maison est en rénovation alors je suis venue temporairement habiter ici.

— En tout cas, c'est super de te revoir.

Pierre emballe mon épicerie et continue de jacasser comme une pie. Il se montre peu attentif à mon langage corporel, alors que je fuis son regard et cherche la sortie.

— Je ne croyais jamais ça possible. Te revoir après les incidents d'il y a 10 ans, c'est toute une surprise.

De quoi parle-t-il ? J'ignore totalement de quoi il est question. Je sais seulement que c'est à cette époque que mon père a disparu. Je n'ai jamais remis les pieds dans cette région, jusqu'aux récents appels d'Allan qui clamait que la gloire familiale renaîtrait sous peu.

— Eh bien, tout est possible, dis-je avec un sourire timide.

— Si tu veux, je peux passer te voir un soir. Question de se rappeler le bon vieux temps.

Je ne sais pas trop quoi répondre. Je n'ai pas vraiment envie qu'il vienne à la maison, mais je me sens terriblement seule et il semble en plus posséder des informations intrigantes.

— Laisse-moi ton numéro, si j'ai des dispos, je t'appelle.

Pierre obtempère avec plaisir et me salue chaleureusement avant de répondre à une autre cliente. Je place le numéro de téléphone dans mon sac de friandises vintage, à tout hasard.

* * *

Les jours s'enchaînent et je narre mes lectures à l'épouvantable homme tronc qui se trouve au salon, sans que cela provoque le moindre sourcillement de sa part. Je choisis les pièces musicales ou livres qu'il appréciait. Mais même Antoine de Saint-Exupéry ne peut rien pour nous. Allan ne se laisse pas attendrir, comme le renard du Petit Prince. Ce monstrueux visage reste inerte. J'essaie de me divertir en fouillant dans la maison, mais je suis continuellement dérangée par des bruits suspects en provenance du sous-sol. Il s'agit sûrement du système de chauffage, mais cela reste inquiétant. Je n'y découvre pourtant rien, sinon une boîte de vieilles cassettes stéréo et de VHS. Une fois, j'ose même mettre tout le répertoire de Joe Dassin, suivi du visionnement en boucle de *Dirty Dancing* afin de provoquer une réaction de colère de la part de mon colocataire. Sans le moindre résultat.

Avec le temps, son regard ne me paraît plus absent, mais attentif. J'observe le mur qu'il fixe. Cette affreuse tapisserie démodée ne peut être l'objet de tant d'attention.

— Ta vieille affiche de Megan Fox arriverait peut-être à te faire tourner la tête ?

Je garde un lourd silence.

— Qu'est-ce qui t'a pris de lire ce livre ? Tu le savais, que ça se terminerait mal. Il faut vraiment être con pour se servir d'un truc maudit.

Ce soir, je ne lui dis plus rien. De toute façon, cela ne donne jamais de résultat.

Les jours s'enchaînent et la température d'août reste douce et fraîche. Il m'arrive de le promener en fauteuil roulant aux abords du bois, près de la rivière Plate, avant le coucher soleil. Je l'habille d'une chemise blanche et le coiffe d'un grand chapeau qui appartenait à ma tante. Cela le rend grotesque. Il devait y avoir beaucoup de gibier dans ce bois, car j'y trouve, au fil de mes promenades, une vingtaine de douilles de gros calibre. Parfois près du rivage, je m'imagine le pousser dans la rivière, mais l'idée se noie dans ces rapides sauvages. S'il devait mourir, ce serait déjà fait, non ? Pouvais-je secourir ce qu'il reste de lui ?

Une soirée, alors qu'on se promène, un couple et leur enfant nous remarquent sur l'autre rive. Le garçon d'environ cinq ans se met à hurler à notre vue et se tait précipitamment. Mon frère tourne la tête pour la première fois depuis que je l'ai découvert dans le chalet. Mon cœur se tord devant la scène magistralement surréaliste. Ses yeux ont absorbé ceux du gamin. Le garçon ne bouge plus d'un iota. Ses parents qui marchent devant le laissent s'amuser avec un bâton dans le sentier pédestre. Ils le dévisagent sans comprendre ce qui se trame dans leur dos. L'air lui-même s'alourdit et je peux presque percevoir une convergence entre les deux êtres. J'entends en écho un étrange bourdonnement qui se perd dans le vent. Les parents se tournent vers nous et la mère s'empresse de couvrir le visage de sa progéniture avant de fuir la scène. Bien qu'une distance considérable nous sépare, je perçois quelque sensation malsaine, comme si mon frère avait créé un invisible pont mental avec l'enfant. Après l'incident, je décide de rester cloîtrée. Je préfère maintenant éviter les étrangers. L'attention des inconnus est fort intrusive quand vous dégagez une aura d'épouvante. La solitude, bien que lourde, est la seule option possible.



À suivre...

Nous espérons que ces extraits vous ont plu.

Vous pouvez acheter ce livre en version brochée ou numériques (epub, kindle ou PDF) sur [notre site en cliquant ici](#).

Michel Lemieux

Que ce soit par l'entremise de la littérature ou le cinéma, Michel Lemieux voue depuis toujours une fascination pour l'étrangeté de l'œuvre de Lovecraft. Le climat déjà lourd de l'horreur cosmique se prêtait bien au climat hostile des forêts boréales qui inspirent ici l'auteur.

Sir Thomas No More

Comte déchu, il vit reclus dans son laboratoire, où il expérimente des sociétés alternatives, fussent-elles utopiques ou dystopiques. Son but ? Délimiter les espoirs possibles de l'Humanité en la mettant en garde contre ses pires travers. Ses recherches (et traductions) sur les horreurs lovecraftiennes sont également publiées sous son faux nom Thomas Lecomte dans le Fanzine *Nightgaunts* et dans la première anthologie *Calling Cthulhu* de l'Ivre Book.